

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'affaire Homel

André Vanasse

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

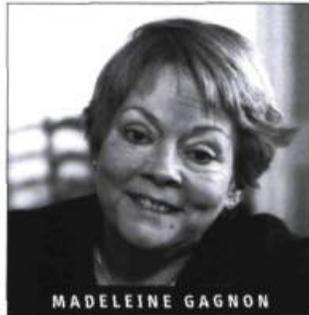
Cite this document

Vanasse, A. (2006). L'affaire Homel. *Lettres québécoises*, (123), 3–4.

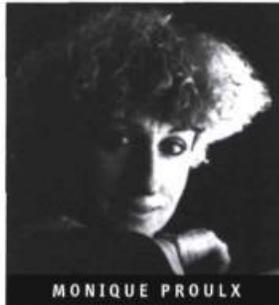
L'affaire Homel

Le titre de cet éditorial renvoie au texte que David Homel a signé dans *Le Monde* du vendredi 17 mars 2006. La présentation qu'il y faisait de la littérature québécoise en a fait bondir plus d'un. Particulièrement Madeleine Gagnon, qui est littéralement sortie de ses gonds...

Cette année, le Salon du livre de Paris voulait mettre en valeur les littératures francophones. À en juger par les comptes rendus dans les journaux, le choix du thème de la « francophonie » n'a pas été des plus heureux. D'abord, on s'est interrogé sur la portée du mot « francophonie ». Cela signifie-t-il d'emblée qu'il y a deux sortes de français : celui de l'Hexagone et l'autre ? L'écrivain libanais Amin Maalouf a bien souligné l'ambiguïté du terme. « Pourquoi, a-t-il dit, ne pas parler tout simplement de la littérature de "langue française", comme on le fait dans les mondes anglophone et hispanophone ? » Yann Martel, qui, comme chacun sait, écrit en anglais mais connaît fort bien la littérature québécoise (son père est poète), a renchéri : « Les Français se pensent encore propriétaires de la langue française. La France a toujours eu de la difficulté à se projeter hors de l'Hexagone. » Ce jugement de Yann Martel a été entériné par l'écrivain camerounais Achille Mbembe : « Le plus grand obstacle au développement de la langue française est le narcissisme culturel français. » Même réaction « d'agacement » de la part de l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun. Et, bien sûr, il y a eu la sortie de Monique Proulx à qui l'on a demandé pourquoi elle écrivait en français dans une Amérique du Nord aux deux tiers anglophone. Sa réponse fut la suivante :



MADELEINE GAGNON



MONIQUE PROULX

C'est malpoli [de poser une telle question]. C'est nul et non avvenu. Pour tout dire : terriblement parisianiste. Aussi bien demander à une femme : pourquoi portez-vous des mamelles et depuis quand ?

Ces quelques remarques prouvent qu'il n'y a pas que les écrivains québécois qui aient manifesté une certaine irritation. Même *Libération* a jugé que le mot était « piégé » et qu'il renvoyait à des notions de centre et de périphérie, Paris étant évidemment le centre...

LA GOUTTE QUI A FAIT DÉBORDER LE VASE

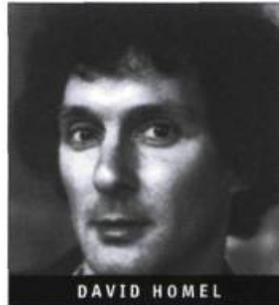
C'est donc sous le signe d'un certain malaise que s'est inauguré ce Salon 2006. En outre, ce qui a fait bondir plusieurs Québécois sur place a été l'article publié dans *Le Monde* et signé par David Homel ; le titre était un programme en soi : « La littérature québécoise n'est pas un produit d'exportation. » Ce texte a été reçu comme une retentissante gifle. Il a surtout provoqué une tempête à la suite de la lettre outrée de l'académicienne Madeleine Gagnon publiée dans *Le Devoir*. Cette lettre, il faut le dire, ressemblait davantage à une invective qu'à une réponse. Elle prenait même l'allure d'un manifeste. Plusieurs en ont déploré le ton. Je ne reviendrai pas là-dessus. Je me contenterai plutôt de m'attarder sur l'article de David Homel.

On peut d'abord se demander pourquoi *Le Monde* a fait appel à un spécialiste des littératures anglophones d'Amérique (c'est à ce titre, on le sait, qu'il signe des articles dans *La Presse*). Pourquoi ne pas s'être adressé, par exemple, à Yannick



Gasquy-Resch, spécialiste de la littérature québécoise à Aix-en-Provence (elle a, du reste, fait parvenir au *Monde* une réponse posée pour contester l'article de David Homel), ou à des dizaines d'autres professeurs qui connaissent fort bien notre littérature ? La question mérite d'être posée parce que rien, à part le fait qu'il soit traducteur, ne confère à David Homel le statut de spécialiste de la littérature québécoise.

UNE ANALYSE BIAISÉE



DAVID HOMEL

Le texte de David Homel est extrêmement réducteur. À la limite, il est pervers. On y affirme que les succès culturels québécois obtenus en France le sont grâce au non-verbal (Cirque du Soleil, Robert Lepage, Céline Dion, les Cowboys fringants, Édouard Lock). Quant au succès du livre québécois en France, la réponse de David Homel est sans équivoque : « Très peu, presque le néant » (soit dit entre nous, Louis-Bernard Robitaille, dans la foulée de cette dispute, juge que le Québec performe plutôt bien si on le compare à la Russie, à la Chine, à la Norvège et aux Pays-Bas).

Mais poursuivons notre lecture : David Homel se permet de donner un cours de géographie politique aux Français, précisant que le Québec est « la province majoritairement francophone du Canada » (comme si les Français ne le savaient pas !). Puis de leur expliquer que « le Canada est un pays tranquille ». Pour ajouter aussitôt après : « La paix sociale, qui suscite l'envie internationale, n'est pas forcément une bonne chose pour les écrivains qui rêvent de marchés étrangers. » (On se demande alors comment il peut bien expliquer les succès internationaux d'auteurs anglophones canadiens tels Alice Munro, Margaret Atwood, Carol Shields, Yann Martel, Michael Ondaatje, Rohinton Mistry et des dizaines d'autres.)

Poursuivant sur sa lancée, il enchaîne avec notre accent : « Les livres québécois arrivent avec un net accent qui serait difficile à assimiler par la machine de l'édition française » [puis-je faire remarquer que j'ignore ce qu'est un livre avec un « accent » québécois !]. Et, par un acte qui tient de la magie (ou de l'ignorance), il en arrive à ce constat : « Les grands thèmes de la littérature du Québec restent intimes : la famille et ses secrets, la quête de soi. [...] Peu de tentatives d'embrasser le vaste espace américain et ses excès. »

Le mot étant lancé, Homel plonge alors de plain-pied dans une vision de la littérature québécoise qui laisse carrément bouche bée. « C'est surtout, dit-il, une littérature féminine. La grande majorité des lecteurs sont des lectrices : jusqu'à 80 % de l'achat de livres est fait par des femmes. » Ce chiffre étonne. Et avec raison, car les spécialistes vous diront que les femmes — et le phénomène n'est pas propre au Québec — achètent des romans (et non des livres) dans une proportion de 60 % (Homel se permet de gonfler le pourcentage de 20 %, ce n'est pas rien !).

Finalement, il termine son article par un tableau désolant de l'analphabétisme au Québec (22,3 %) et en arrive à cette conclusion que seule la littérature orale est possible au Québec. Là aussi, une mise au point s'impose. D'abord, David Homel fait référence à un article, paru dans *Le Devoir* (3-4 septembre 2005) et signé par Marilyse Hamelin, où il est dit que « 21,1 % — et non 22,3 % comme il l'affirme — ont une capacité de lecture très limitée ». Il ne s'agit donc pas d'analphabétisme au sens strict. Par ailleurs, M. Homel omet, bien sûr, de dire que le phénomène n'est pas propre au Québec, qu'il concerne l'ensemble du Canada. De fait, les Canadiens semblent avoir plus de difficulté de lecture que les Québécois. Martine Geronimi précise que « 15 % des Canadiens sont analphabètes complets et 42 % des

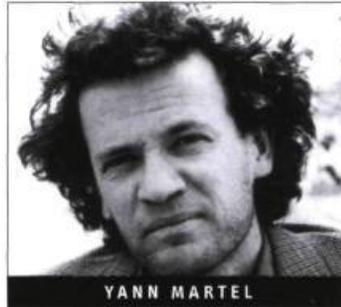
Canadiens ont des difficultés sérieuses à lire et à écrire¹ ». Finalement, si le problème de l'analphabétisme est un problème grave (et mondial), son incidence sur le lectorat est minime, puisque les spécialistes de l'édition jugent que le groupe dur des lecteurs ne concerne que 1 % de la population occidentale.

Ce résumé montre à l'évidence l'effet pervers du regard que porte David Homel sur notre littérature. Établir une relation de cause à effet entre notre mode de vie paisible et le manque de vigueur de notre littérature, c'est carrément simpliste. Sans compter que le drame intime que David Homel monte en épingle peut donner naissance à d'immenses œuvres, le baiser de Combray de Proust en étant l'illustration la plus convaincante. Prétendre que le Québec ne s'illustre que par sa littérature orale — les Québécois étant analphabètes! — est encore plus aberrant : Dostoïevski, pour ne nommer que lui, vivait dans une société analphabète à 90%! À ce sujet, je serais du reste curieux de connaître les statistiques concernant la France. Je ne serais pas du tout surpris d'apprendre qu'on en arrive à des résultats similaires aux nôtres.

UNE AFFAIRE DE FEMMES ?

Réduire la littérature à une affaire de femmes, c'est faire preuve d'un machisme borné. S'il est vrai que plusieurs de nos grands auteurs sont des femmes (on pourrait en nommer des dizaines et des dizaines), il est faux de dire qu'elles sont les seules et, surtout, que leurs œuvres se réduisent à de petits drames familiaux. Il n'y a qu'à songer à l'extrême violence de certains romans d'Anne Hébert, de même qu'à ceux de Marie-Claire Blais, pour comprendre que l'affirmation selon laquelle la littérature québécoise ne peut embrasser les excès de l'Amérique tient de l'ignorance.

Mais il y a pire. En lançant, vers la fin de son article, « la réponse des écrivains masculins tarde à venir », David Homel semble stipuler que, au Québec, il n'y aurait que les femmes qui sauraient écrire des romans. C'est carrément absurde.



YANN MARTEL

Je n'ai pas l'habitude de faire référence à mon métier d'éditeur chez XYZ éditeur. Si je me le permets cette fois-ci, c'est pour bien montrer que la vision de David Homel est tout à fait erronée.

Cette année, XYZ éditeur a publié trois livres en France, dont deux ont été lancés au Salon du livre de Paris. Premier constat : ce sont trois hommes qui les signent. Ils se nomment Sergio Kokis, Bertrand Gervais et George Szanto. Deuxième constat : les trois romans publiés ne traitent décidément pas de drames intimes. Celui de Kokis, *L'art du maquillage*, porte sur le faux dans l'art tout autant que dans la vie. L'action se déroule à Montréal, à New York, à Zurich, à Amsterdam, à Bruxelles et à Paris. Le deuxième roman, *Les failles de l'Amérique*, signé par Bertrand Gervais, se déroule à Santa Cruz en Californie. Il y est question de tremblements de terre et de démence américaine. On y parle de meurtres en série, de violence, bref on montre du doigt l'excès américain sous sa forme la plus extrême. Le troisième roman (en traduction, *Double vue*) est signé par George Szanto, professeur à la retraite de l'Université McGill. Tout le récit se passe au Mexique. Il raconte la disparition de Pepe Legarto, maire de Michoácuaro. C'est un roman drôle, enlevé et à saveur politique qui décrit les mœurs, les croyances et les superstitions mexicaines.

Drames intimes, dans un pays sans histoire? Allons donc!

Je comprends la réaction de Madeleine Gagnon. Voir nos auteurs se faire traiter de cette façon dans un journal aussi prestigieux que *Le Monde* a quelque chose de méprisant. Surtout que le propos est tenu par quelqu'un à qui l'on n'aurait jamais dû demander de le faire.

1. Voir Martine Geronimi: (<http://routesaméricaines.blogspot.com>)

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à *Lettres québécoises*

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

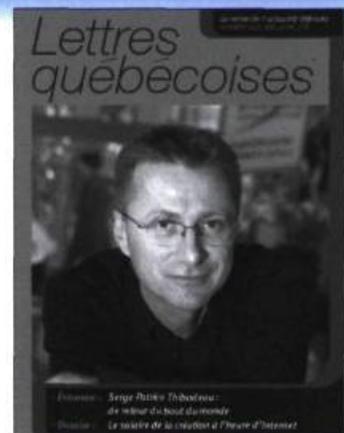
et recevez en prime (valeur 25 \$)

L'histoire de Pi (roman)

de **Yann Martel**

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature.

Merci de nous encourager!



ENTREVUE : SERGE PATRICE THIBODEAU

1 an / 4 numéros

INDIVIDU
Canada 25 \$
Étranger 35 \$

INSTITUTION
Canada 35 \$
Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU
Canada 45 \$
Étranger 65 \$

INSTITUTION
Canada 65 \$
Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU
Canada 65 \$
Étranger 95 \$

INSTITUTION
Canada 95 \$
Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises.

Retourner à : *Lettres québécoises* : 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : (514) 525.95.18 • Télécopieur : (514) 525.75.37 • Courriel : info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca